

Que de fois, car j'ai gardé cette habitude vieillotée de faire mon marché, que de fois j'ai été interpellée par de jeunes servantes inexpérimentées et tout embarrassées, leur panier au bras et leur poche pleine d'argent, devant un étalage.

— Ah ! Madame, vous avez l'air de vous y connaître, rendez-moi le service de me dire si ce poisson est frais, si ce morceau de viande sera bon rôti, si ce poulet n'est pas une vieille poule ?...

Pauvres jeunes filles, où est le temps où comme le dit l'Écriture, la servante apprenait son métier en fixant ses regards sur les mains de sa maîtresse, où la matrone romaine filait sa laine au milieu de ses femmes ; aujourd'hui, les unes et les autres ne s'entendent que pour une chose : expédier le plus rapidement possible les soins de l'intérieur et courir aux distractions du dehors...

Allons, je m'arrête, d'abord parce qu'il y a encore Dieu merci, de bonnes ménagères en France ; c'est seulement l'amour du ménage qui se perd, en dépit des écoles ménagères... Ensuite, parce que je ne veux pas que vous me preniez pour une vieille femme tout à fait maussade ; non, non, j'ai été jeune, moi aussi, il y a longtemps, j'ai aimé à rire, à jouer, quoique en ayant eu peut-être moins l'occasion que d'autres... Je suis pleine d'indulgence, pour les fautes et les étourderies de la jeunesse et très disposée à reconnaître les bonnes qualités de celle du temps présent. Du reste, je n'ai aucun remède efficace à proposer pour corriger ses défauts, étant d'avis qu'on ne remonte pas le cours de certains fleuves.

Je vais tout vous expliquer en peu de mots : bien souvent, je me suis demandé comment la sainte Vierge, en son séjour de gloire, pouvait ne jamais regretter le temps où elle était l'humble femme du charpentier Joseph, et où une fois son petit ménage mis bien en ordre, doucement elle endormait son bel Enfant sur ses genoux...

Alors, vous comprenez, entre une sédentaire comme moi et une joueuse de tennis... les générations se suivent et ne se ressemblent pas.

UNE VIEILLE FEMME.

UNE MAUVAISE NOUVELLE

Le comte, rentrant d'un long voyage, voit venir au-devant de lui, sur la route, son vieux serviteur avec une mine éplorée.

— Quelle figure tu fais ! s'écrie-t-il ; qu'y a-t-il donc de nouveau ?

— Hélas ! Monsieur, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer : votre beau lévrier est mort.

— Oh ! c'est désolant ! Qu'est-ce qui l'a fait périr ?

— Ce sont les coups de pied que lui a donnés votre cheval lorsque, tout affolé, il a couru se jeter dans la rivière où il s'est noyé.

— Mon beau cheval s'est noyé ? Comment a-t-il pu être effrayé à ce point ?

— C'est parce que le toit de son écurie s'est écroulé sur lui.

— Mais qui a produit un pareil accident ?

— L'incendie, Monsieur, qui a entièrement dévoré le château et ses dépendances. Il n'en reste pas pierre sur pierre : en sorte que moi-même je suis sans abri ; tout le personnel a péri dans les flammes. Seul j'ai pu échapper pour venir vous conter le malheur.

A L'ÉCOLE

LE MAÎTRE.— Quel est le pluriel de voleur ?

L'ÉLÈVE.— Valises.

LUI.— Voyons, voyons ! Qu'est-ce qui vous prend ?

EUX.— Oui, M'sieu, on dit bien : le voleur dévalise.

Le cornichon

A un dîner, un monsieur prétentieux, dont la physionomie ne respire pas précisément l'intelligence, roule des yeux effarés en se tournant de droite et de gauche.

— Vous avez perdu quelque chose, lui demande sa voisine en souriant ?

— Non, je cherche les cornichons.

— Je voyais bien, riposte la dame, que vous n'étiez pas dans votre assiette.